

Lettres québécoises

Homme d'écriture jusqu'au bout des ongles : *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?* d'André Belleau / André Belleau, *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?* Essais, Montréal, Les Éditions Primeur Inc., 1984, 208 p.

Robert Vigneault

Numéro 36, hiver 1984–1985

URI : id.erudit.org/iderudit/39864ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigneault, R. (1984). Homme d'écriture jusqu'au bout des ongles : *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?* d'André Belleau / André Belleau, *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?* Essais, Montréal, Les Éditions Primeur Inc., 1984, 208 p.. *Lettres québécoises*, (36), 72–74.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Homme d'écriture jusqu'au bout des ongles



par Robert Vigneault

Y a-t-il un intellectuel dans la salle?

d'André Belleau

Paradoxalement, lorsque, du haut de son arrogance, Pierre-Elliott Trudeau, ce «supposé grand homme» (Lise Bissonnette), s'écriait triomphalement, faisant écho à Duplessis: «Il n'y a sûrement pas d'intellectuels dans la salle»¹, c'est lui-même qu'à son insu il visait! Car, avec son esprit de système divorcé des réalités ethniques et sociales, habité par «un certain idéalisme néoplatonicien» (p. 137), il campe à merveille l'*idealtyp*e de l'«intellectuel», au sens péjoratif de ce vocable: dialecticien rigoureux et subtil, respirant l'air raréfié des universaux, disposant d'une panoplie de réponses à des questions qui ne se posent pas. Caricature facile, hélas trop reçue, de l'*intellectuel*. Dénonçant ce «trait constant de l'anthropologie québécoise: le mépris de l'intelligence» (p. 81), André Belleau, amant passionné des choses de l'esprit, *incarne* (c'est le cas de le dire) un tout autre modèle de l'intellectuel, pleinement recevable celui-là: «savant» certes, mais avec humour et bonhomie; doté de fines antennes tressaillant à tous les frissons du réel; jouissant d'un énorme appétit de lecture (mais du texte social autant que du texte écrit); s'attablant pour une sorte de dégustation festive des idées. Intellectuel instinctif, donc, — rabelaisien, tiens! — mais aussi (indissociablement) homme d'écriture — car c'est du choc des mots qu'on vient à l'esprit, — notre homme s'abandonne à ses fantasmes ou «idées érotisées» qui, jour et nuit, se cherchent et finissent par se prendre: pour tout dire, c'est un essayiste... Bon vivant, il se laissera aller à une rêverie sur le *tremblement* de la



feuille d'un tremble tout en savourant une Molson pas assez froide (mais fatale, de toute manière, à ses «200 plus x livres» (p. 96)) pour se retrouver dérivant délicieusement, depuis ces hauteurs philosophiques, vers la séduisante théorie des baigneuses du lac, avec «(leur) derrière en forme de coeur»... (p. 96)

J'ai évoqué la *bonhomie* du savant ou, chez le «spécialiste», cette souriante autoironie, point du tout commune: de tel ouvrage de Pierre Macherey il écrira qu'il «me concerne, puisque, semble-t-il, je m'intéresse à la sociocritique» (p. 112). Il souligne avec indulgence les limites de certains collègues: la pensée trop courte du «bon Tertulian» (p. 117), par exemple, tout en reconnaissant honnêtement leur contribution à la recherche, comme dans le cas d'un Jean-Charles Falardeau. Il n'hésitera pas à exprimer son admiration pour la perspicacité de Gilles Marcotte, collègue socio-critique. Modestie intellectuelle peu courante. C'est qu'il ne

peut sentir, justement, un certain type de suffisance:

Il y a ceci dans les périodiques littéraires et culturels français qui m'est devenu particulièrement odieux: la façon dont les auteurs des articles (...) ne manquent jamais de signaler qu'ils sont plus smart que ce dont ils parlent, toujours au-dessus de leur sujet, jamais off guard (...) (p. 46)

J'en suis venu à croire moi aussi que le Français type n'a pas le droit de ne pas se prendre au sérieux, d'avouer son ignorance, ou simplement de se taire. Servitude d'un tel surmoi!

Belleau a donc la science bonhomme: *rara avis!* (Mais ne suis-je pas en train de faire le portrait d'un essayiste (dont je ne connais que ce recueil), donnant ainsi raison à René Lapierre, l'auteur de l'*avant-propos*: «Tout ce qu'il écrit (...) le parle, esquisse son profil, laisse entendre sa voix», y compris, laisse-t-il entendre, les admirables textes de réflexion théorique car, pour citer Valéry: «il n'est pas de théorie qui ne soit un fragment, soigneusement préparé, de quelque autobiographie» (p. 6)) Si je cède trop évidemment à un mouvement d'enthousiasme à la lecture de ces textes, c'est que je connais peu de littéraires québécois qui soient aussi finement en prise sur les signes de la culture, et je n'en connais pas qui, aussi *consciemment*, aient conféré à l'écriture de l'essai une véritable fonction heuristique. Autrement dit, l'écrivain Belleau, rompu à la problématique des genres littéraires,

pleinement averti des mythes de la littérature instituée, aura franchement et joyeusement opté pour l'essai. Avec lui, cette forme d'art affiche l'assurance d'une pleine écriture, mûrie par une riche expérience culturelle (voir en ce sens sa suggestive *Petite essayistique*). Un recueil d'essais de cette qualité atteste que le Québec, à cet égard, a malgré tout déjà atteint un certain niveau.

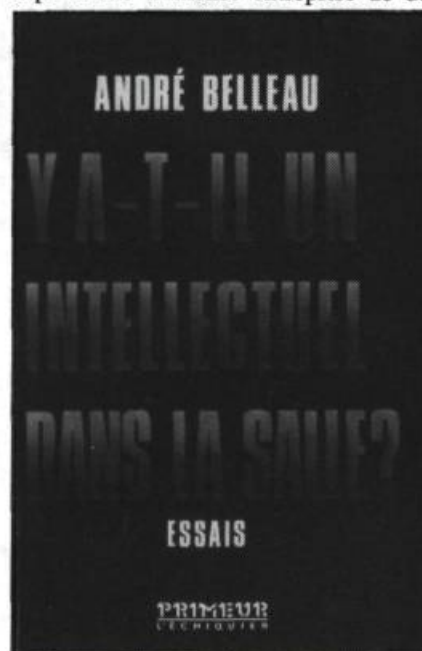
D'entrée de jeu on est frappé par l'ampleur de vue de l'essayiste. Sa culture s'étend à tous les discours littéraires: roman, essai, nouvelle, poésie, etc., avec une insistance sur les rapports complexes des textes avec l'ensemble du discours social: d'où son intérêt pour la sociocritique. Et, bien que la pensée vise prioritairement le Québec, on ne trouve rien ici qui sente le renfermé de la question nationale: perspective rafraîchissante, au contraire, le Québec est envisagé du point de vue des autres patries culturelles. L'option de l'essayiste pour la «Romania» a dû en effet s'accommoder d'une attirance invincible pour la «Germania», les grands romantiques allemands, par exemple, y compris, côté musique, Brahms et son classicisme passionné. Ce qui explique que la maîtrise du discours critique français ne donne jamais dans un mimétisme servile: au contraire, l'auteur se méfie de la tentation intellectualiste de l'avant-garde parisienne. Les véritables maîtres à penser viennent d'autres horizons: les érudits de la Renaissance (mais par-dessus tout «mon vieux Rabelais» (p. 48), comme il aime à dire), et puis «le jeune Lukács» et Bakhtine (à qui il consacre des essais remarquables), Auerbach, Wiener, McLuhan, et la liste doit rester ouverte sans doute, indéfiniment. C'est à de tels penseurs que l'essayiste aura recours pour interroger la littérature québécoise, le «texte d'ici». Somme toute, des lectures multiples, faites avec autant de délectation que de raffinement réflexif, — une réflexion constante sur l'acte même de lire et d'écrire: en témoigne la présence de quelques grands théoriciens, comme «le jeune Lukács», qui comme par hasard furent aussi de grands écrivains...

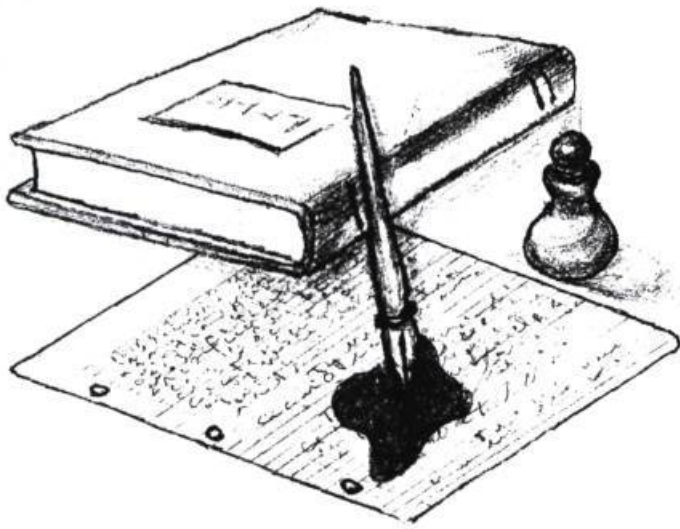
Le «profil» esquissé par les textes suggère donc l'humour, la bonhomie du type chaleureux et parlable. Mais pas débonnaire. L'écrivain a aussi ses têtes de Turc (aussi significatives que ses amitiés littéraires): en général, ceux qui tiennent un discours systématique et bancal, et, en premier lieu, avec son universalisme

hautain, ce Trudeau à qui Belleau doit tout de même le titre de son recueil (à tout seigneur tout honneur). Dans le même sens il tiquera devant l'intolérance d'un Vadeboncoeur dont l'écriture, souvent remarquable, est souvent aussi entraînée dans le rigide moule dualiste du polémiste. Autres têtes, turques ou pas: ceux qui refusent le mouvement ou qui tiennent «le langage de l'immobilité», en nous enfermant dans un «québéco-centrisme réactionnaire» ou dans la colonisation culturelle: les Ryan, Scully, Victor-Lévy Beaulieu et... les *speakers* de Radio-Canada formés à «l'effet Derome». Et, dans le domaine de la théorie littéraire, certains textualistes se livrant à «(leurs) entreprises grossières habituelles de menuiserie textuelle, d'arpentage prétendument sémiologique, de tricotage syntagmatique (...)» (p. 171). On comprend l'attrait de *Liberté* (le mot et la chose, la revue et l'équipe) pour un écrivain soucieux avant tout d'ouverture d'esprit (quoique — l'avouerai-je? — il me soit arrivé de subodorer parfois, même à *Liberté*, une vague odeur de chapelle, comme le parfum de l'encensement mutuel...). Ce sommaire tour d'horizon des lectures — les «bonnes» et les «mauvaises» — ne visait qu'à suggérer le grouillant univers d'un essayiste qui habite avec bonheur la «sémiosphère» (p. 9) culturelle.

Je m'interroge toutefois sur cette métaphore *sphérique* des signes de la culture (et il me semble qu'André Belleau, peut-être à son insu, mais non pourtant, la met lui-même en cause). Je me figure le savant, au centre de la «sémiosphère», occupé à une immense entreprise de dé-

chiffrement. Pour ce faire, il a mis à sa main les appareils les plus sophistiqués du discours théorique: sensible à toutes les nuances du texte social, en possession des précieuses clés de la poétique et de la sémiotique, donc muni d'un outillage conceptuel complet et ajusté, le sociocritique peut légitimement ambitionner, semble-t-il, de devenir le grand Déchiffreur du texte littéraire. La «sémiosphère» serait ainsi la propre figure de cette enthousiasmante idéologie du discours critique qui motive si puissamment les chercheurs universitaires. Or, ce que je trouve hautement significatif dans l'expérience d'écriture de Belleau, c'est la mise en question du théoricien par l'essayiste. Il m'est apparu, autrement dit, que la démarche de l'essayiste — où les antennes de l'homme d'écriture le mènent là où il ne croyait pas aller — vient heureusement interroger la rassurante sphéricité du monde culturel; ou encore, pour ne pas abuser d'une simple métaphore, le postulat d'un monde circonscrit et déchiffirable. Les indices de ce questionnement fécond sont nombreux. J'ai déjà signalé la répugnance instinctive de l'essayiste à l'égard du «formol du formalisme», de la «clôture» textuelle, ou d'un sociologisme simpliste. En sens contraire, sa ferveur pour les écrivains allemands: Hölderlin, Novalis, Kleist, Brentano, etc., sa perception mythique de «l'Allemagne comme lointain et comme profondeur», signalent son intuition de l'inaccessibilité de l'horizon du sens. On peut en dire autant de son admiration pour le «jeune Lukács», écrivain plutôt que théoricien, praticien de l'art difficile du critique littéraire, celui qui, pour s'établir dans son propre texte, doit traverser le texte de l'Autre; ou encore de son intérêt pour Bakhtine, attentif au «multiple littéraire», à la structure hybride et carnavalesque de l'oeuvre de Dostoïevsky ou de Rabelais. Et, à cet égard, j'ai trouvé particulièrement éclairante la lecture par l'essayiste du *Voyage à Ixtlan*, de Carlos Castaneda: *Homo etiam mundus est*. Le sentiment de «l'interdépendance universelle», le «panpsychisme», «cette expérience de la solidarité vivante et de la totalité» qu'il découvre dans *Le Voyage à Ixtlan* évoque pour lui la vision séduisante de la Renaissance, laquelle, relayée une dernière fois par ses chers romantiques allemands, finira par s'évanouir à jamais dans la mouvance décisive de Galilée et de Descartes. Après ces observations dont la portée me paraît immense (et que je ne





fais que résumer), l'essayiste, frotté de théorie, (comme «un rationaliste du 20^e siècle», avoue-t-il), se doit de déterminer à quelle forme typée appartient *Le Voyage à Ixtlan*, où il croit reconnaître «une pratique très manifeste et très particulière du discours littéraire fantastique» (p. 51). Grille de lecture qui s'avère opératoire sauf qu'elle ne rend pas justice au caractère insolite du langage de Castaneda qui reste toujours curieusement en deça de la réalité à nommer. C'est l'essayiste ici qui volera au secours du théoricien frustré, car «l'essai est un outil de recherche. Quiconque l'a pratiqué sait qu'il lui permet de trouver.» (p. 9). Effectivement, l'essayiste touche ici du doigt l'ambition présomptueuse de l'idéologie du déchiffrement théorique:

*Il me sembla un instant que ce que j'avais perçu comme l'inscription du code littéraire fantastique pouvait tout aussi bien signaler le caractère intransmissible de l'expérience de Castaneda. Et puis je demeurais comme embarrassé par le superbe épisode de la fin: il s'intégrait mal à un texte produit par la narrativité fantastique. Certes, toute vision critique est condamnée à laisser un résidu mais celui-ci était de taille, si bien que je me demande maintenant si nous ne devons pas lire *Le Voyage à Ixtlan* de la même façon que Castaneda a «lu» *don Juan*, c'est-à-dire revenir sans cesse sur nos traces dans le désert de l'écriture afin de deviner puis dessiner de nouveaux parcours. (p. 52)*

Étonnante intuition. Et si notre «sémiosphère» n'était qu'une construction néo-cartésienne? Si l'utopie qui mobilise

toutes nos énergies intellectuelles n'aboutissait qu'à la réduction de l'univers de la culture à des signes déchiffrables par un Sujet tyrannique qui, ayant un jour tout rationalisé, aurait enfin pleinement barre sur l'Objet (l'Autre)? Tout se passe, en effet, comme si l'hyperdiscursivité contemporaine était la seule voie d'accès au réel, ou comme si ce superbe Sujet archi-déchiffreur (dont l'hypostase suprême serait le scientifique arborant ses conquêtes technologiques) représentait l'instance unique du psychisme humain. Bien sûr, Descartes n'en disconviendrait pas, ni d'ailleurs Freud et sa postérité, tous grands maîtres du Discours, — mais on reste songeur devant les avenues qu'ouvre à la réflexion l'expérience critique d'un André Belleau face à des textes inclassables comme ce mystérieux *Voyage* ou comme ces grandes oeuvres carnavalesques qu'il affectionne.

«Toute la place est prise par le discours», écrit Pierre Vadeboncoeur, qui éprouve pourtant que le Sujet n'est pas tout le psychisme, et qui se référera, pour évoquer la *terra ignota*, à l'«âme», cette entité démodée. C'est cette cruciale prise de conscience, au fond, qui le conduira à se réfugier dans l'attitude négativiste des essais des *Deux Royaumes*. Même expérience vécue par Georges Bataille:

C'est par une «intime cessation de toute opération intellectuelle» que l'esprit est mis à nu. Sinon le discours le maintient dans son petit tassement. (...) Bien que les mots drainent en nous presque toute la vie..., il subsiste en nous une part muette, dérobée, insaisissable. Dans la région des mots, du

discours, cette part est ignorée. Aussi nous échappe-t-elle d'habitude. Nous ne pouvons qu'à de certaines conditions l'atteindre ou en disposer.²

L'écriture (ou la «littérature», mais affranchie des canons de l'institution) ne permet-elle pas, justement, de contester l'impérialisme du Sujet, de traverser les filets du Discours? Ou encore, la spécificité du littéraire n'est-elle pas d'inaugurer la transgression de la suffocante clôture subjective qui limite et contraint le discours? C'est manifeste quand on se réfère au parodique, au carnavalesque ou à cette espèce d'auto-ironie traversant le discours à la manière d'un trans-discours qui transforme l'écrit en écriture. Mais ne serait-il pas possible d'étendre à l'ensemble de la littérature cette constatation, et ainsi d'affirmer que toute écriture est attirée par l'*ex-cès* qui littéralement signale la *sortie* de la clôture discursive? On voit poindre, dès lors, la nécessité d'une sorte de *criticologie*, instituant une mise en question des théories critiques contemporaines les plus avancées, les plus solides (apparemment), les plus suffisantes parfois avec leur dogmatisme censément inattaquable. N'est-il pas essentiel de libérer l'écriture de toute réduction intempestive, de la rendre à son autonomie, à sa pleine liberté d'émergence et de sublimation absolue, de laisser être les textes, de leur permettre (sans mauvaise conscience) de se déployer en tout *excès*? On libérerait du même coup le théoricien et le critique de l'obsession néo-cartésienne de la lecture déchiffrente, souvent astucieuse et fondée (en partie), mais au total défigurante à cause de cette réduction au discours qu'elle fait subir au texte.

Voici que je me suis laissé aller à des propos eux-mêmes *excessifs* peut-être. Mais c'est la faute aussi à ces percutants essais d'André Belleau, véritablement «dialogiques» à leur manière, et qui nous incitent à les répercuter... □

1. André Belleau, *Y a-t-il un intellectuel dans la salle? Essais*, Montréal, Les Éditions Primeur Inc., 1984, 208 p. Voir p. 86.
2. Georges Bataille, *L'Expérience intérieure*, Gallimard, Paris, 1954, pp. 30 et 31. Cité par Paul Chamberland, *Le Recommencement du monde*, Montréal, Le Préambule, 1983, p. 17.